



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

22 | 2011
Varia

La Pologne d'Anna Langfus

Jean-Yves Potel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6583>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique

Jean-Yves Potel, « La Pologne d'Anna Langfus », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6583>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

La Pologne d'Anna Langfus

Jean-Yves Potel

- 1 Quand on demandait à Anna Langfus d'où elle venait, elle se disait « Polonaise », pas « Juive¹ ». Mais elle n'aimait pas ce genre de question. Elle se considérait comme un écrivain français, et toute sa vie, elle a craint que l'on distinguât un accent étranger dans son parler français.
- 2 Ses livres sont des romans. Ils racontent le destin d'une jeune femme, Maria, qui est son double sans l'être tout à fait. La fiction et la construction littéraire, lui ont permis de transmettre, de communiquer un vécu intime : souffrance, désespoir, abandon, peur. La peur est d'ailleurs le grand sujet du *Sel et le soufre* (1960) son premier roman. Elle cherche dit-elle « à saisir à travers la fiction, la vérité ». Pour cela elle plaide la retenue, le romancier « doit tenir la bride à ses sentiments, à son indignation, à sa colère ». Elle dit ce qu'elle dit sans le dire : « Il faut qu'il y ait beaucoup de silence dans de tels livres, alors les plaintes des victimes, leur révolte, leur peur seront entendues². »
- 3 Elle veut faire entendre la voix des victimes et la douleur des rescapés. Dans ses généralisations, elle adopte toujours un point de vue universel. Elle parle de l'homme avec une majuscule. Elle ne réfléchit pas particulièrement au sort des femmes même s'il est impossible d'oublier qu'une femme nous parle. On le constate à chaque instant dans sa perception de l'environnement et des hommes qui la regardent, la traquent. Son écriture, souvent ironique, parfois caustique, nous transmet ainsi un vécu féminin de la guerre.
- 4 De même, dans son premier roman, elle concentre l'essentiel de l'expérience de son personnage dans un lieu emblématique – le ghetto de Varsovie et ses environs « aryens » – moins pour parler de la guerre en Pologne, que pour « traduire par la fiction la tragédie juive³ ».
- 5 Les images des Polonais et de la Pologne, qui émanent de son œuvre, sont plutôt troubles. Elles révèlent les interrogations identitaires de l'écrivain. Anna Langfus a quitté son pays à l'âge de 26 ans, elle s'est exilée volontairement en France où elle a entrepris une nouvelle vie (mariage, maternité) et une carrière d'écrivain. En 1954, en conclusion de sa première demande de naturalisation française, elle écrit cette phrase, certes convenue, mais significative pour notre sujet : « Je souhaite rester en France et pouvoir continuer

mon métier d'auteur dramatique dans cette langue que j'aime, je souhaite aussi élever mon enfant dans la culture et l'esprit français. »

Le renoncement à la langue maternelle

- 6 Lorsqu'elle se met à la littérature au début des années cinquante (probablement en 1953), elle travaille en français. Elle n'a laissé aucun brouillon ou tentatives en polonais. Selon plusieurs témoins, c'est un choix « naturel ». Elle commence par du théâtre et veut être jouée. Elle a 33 ans, elle vit depuis sept ans en France. Elle a appris le français très jeune. Pourquoi ne pas écrire dans cette langue ?
- 7 En plus, cette modification donne obligatoirement une distance, ce qui n'est pas inutile pour ses sujets. Elle a elle-même expliqué la différence : « On a dit que j'avais un style précis. Cela tient justement à ce que le français n'est pas ma langue natale. Avant, j'écrivais en polonais. J'écrivais avec beaucoup de facilité. Si je ne trouvais pas un mot, cela ne faisait rien, je le fabriquais. *J'étais libre, j'étais chez moi, je faisais ce que je voulais.* Et cela venait avec une telle facilité, une telle abondance, je n'avais guère de problème d'écriture. Ici, ce n'est pas la même chose. Il faut que je fasse attention, que je cherche. C'est peut être pour cela que mon style est plus précis. Parce que je ne peux pas me permettre de faire autre chose⁴. »
- 8 Ces explications « pratiques » me paraissent insuffisantes. Il faut réfléchir à la phrase que j'ai soulignée : quand elle écrit en français, elle va ailleurs. Elle ne se limite pas à troquer un outil professionnel contre un autre plus précis. Dans sa vie quotidienne, familiale et même intime, elle quitte également le polonais. Elle vit à Pantin, puis à Sarcelles, avec sa fille et son mari, Aron. Lui aussi est juif polonais, ils se connaissent depuis l'adolescence, il a dix ans de plus qu'elle. Tous les deux peuvent pratiquer plusieurs langues (polonais, français, yiddish, allemand, peut-être anglais). Or, en famille, ils parlent surtout français. Nous avons plusieurs témoignages, dont celui de leur fille et d'une nièce qui a passé six mois chez eux en 1962. Venue d'Israël, cette dernière ne savait que l'hébreu ou le polonais. Elle raconte : « Les Langfus parlaient français entre eux. Leur fille n'a jamais appris le polonais. Moi, je ne connaissais pas le français quand je suis arrivée à Paris, ils devaient donc me parler polonais⁵. »
- 9 L'abandon de la langue maternelle se situe donc au-delà d'une simple question littéraire. Certes elle n'oublie pas le polonais, elle peut encore le pratiquer, mais elle le tient à distance. Elle n'y revient que dans certaines circonstances. En 1962, elle reçoit un journaliste polonais. Ils parlent d'abord en français puis, quand elle évoque sa jeunesse à Lublin, le journaliste note : « Anna se met à parler polonais. Elle y va lentement, en choisissant son vocabulaire avec soin. On voit que ce n'est pas la langue qu'elle utilise au quotidien, mais son polonais est riche et élégant. On reconnaît son style, naturel et précis à la fois, qui a tant de succès auprès de ses lecteurs⁶. » Ici, le polonais redevient la langue de l'enfance.
- 10 Un autre journaliste polonais qu'elle rencontre au même moment, rapporte : « Devant un café noir bien corsé, nous parlons en polonais. De temps en temps, Anna Langfus intercale une phrase en français, pour formuler sa pensée avec précision. » Le français est devenu premier. D'ailleurs elle confie à ce journaliste : « Je n'ai gardé presque aucun lien avec la Pologne⁷. »

- 11 Il me semble que ces pratiques soulignent une rupture peu commune chez les exilés. En France, où vivent depuis le XIX^e siècle des exilés du monde entier, il est plutôt fréquent de cultiver et de transmettre à ses enfants sa langue maternelle. Elle est souvent le seul lien conservé avec son pays d'origine. C'est particulièrement vrai pour les Polonais qui, en France, ont réussi de longue date à introduire le polonais comme une langue pouvant être présentée au baccalauréat.
- 12 Parmi les Juifs d'origine polonaise, la situation est plus complexe et dépend des périodes. Chez les immigrés adultes parlant yiddish et polonais arrivés avant guerre et jusque dans les années soixante, la langue du monde perdu/assassiné, c'est surtout le yiddish. Quand il n'a pas été transmis, il peut être retrouvé par les générations suivantes. Et le français prend la place du polonais souvent refoulé. Pour les immigrés des années 1968 et suivantes, la plupart ne parlant pas yiddish, le polonais est au contraire conservé et pratiqué très couramment⁸. Il est même transmis aux enfants alors que le français est devenu la première langue.
- 13 Par comparaison, le rejet d'Anna Langfus de sa langue maternelle (le polonais) donne la mesure de la radicalité de sa rupture avec la Pologne.
- 14 En plus, elle est écrivain. Profondément meurtrie et bouleversée par la guerre et la Shoah, elle tente de refaire sa vie, de « renouer avec les vivants » en passant par l'écriture, la littérature. Elle a dit à propos de ses « raisons d'écrire » : « Au sortir de la guerre, je me trouvais nantie d'une expérience encombrante, beaucoup trop pour mener une expérience normale. Écrire pour moi, c'était une façon de m'en débarrasser, et peut-être étais-je assez naïve pour espérer que le poids d'un livre suffirait à rétablir l'équilibre entre le passé et le présent⁹. » L'écriture et la langue choisie devaient la « libérer ». Elle souligne la violence de cet arrachement dans ses explications publiques en racontant les circonstances de son départ de Pologne, et en inventant deux petites mystifications. Présentes dans de nombreuses interviews à la presse française et italienne, j'en donne ici des exemples tirés de la presse polonaise en 1962.
- 15 Premier élément, l'acquisition de sa nouvelle langue a été douloureuse : « En 1946, quand j'ai atterri en France, je ne connaissais presque pas la langue. Aujourd'hui, je dois encore perfectionner mon français. [...] Il me faut lire toujours en français, pour la langue. J'écris très vite et sans peine, mais aussitôt après, je commence à avoir des doutes si tout est correct du point de vue de la grammaire et de l'orthographe. Même si j'ai bien écrit, j'hésite. Pourtant j'aime la langue française et je me sens à l'aise quand je m'exprime en français. » Répétée à satiété (elle a même déclaré à la télé italienne avoir appris le français en arrivant en 1946 !), son ignorance du français est une fable. Elle l'a appris au collègue et elle avait de bonnes notes¹⁰ ; de plus elle a vécu avant-guerre un an en Belgique francophone, où elle a fait des études supérieures en français avec d'excellents résultats. Mystification renforcée par une petite vantardise. Au même journaliste : « J'écris depuis mes plus jeunes années. À 15 ans, j'ai publié mes premières œuvres dans la revue des jeunes *Filomata*. C'était des poésies et des nouvelles¹¹. » En fait d'œuvres, il s'agit d'une dissertation sur Cicéron de deux pages. Beau travail scolaire certes, mais pas un début littéraire. Nous avons pu vérifier à Lublin dans les autres revues existantes, où d'autres futurs écrivains du même lycée qu'Anna ont publié dès cette époque (Julia Hartwig, Anna Kamienska), et rien n'a été trouvé d'elle. Ni poèmes ni nouvelles. En grossissant cette « carrière » d'avant-guerre, que l'on retrouve citée dans ses notices biographiques, elle met en scène le grand déchirement de son passage au français. Non seulement apprendre

une nouvelle langue a été difficile, mais encore il a fallu rompre avec un passé prometteur.

- 16 Le passage au français n'est plus seulement une rupture, il devient un renoncement, presque un refoulement. La langue maternelle – c'est-à-dire la langue de la mère assassinée, de la famille décimée, de la nation salie – cette langue première est refoulée très loin dans la nuit, dans le silence. Elle parle d'un « silence noir ». Et la délivrance attendue par l'écriture qui doit la délester de ses « bagages » encombrants, est portée par l'autre langue. Du moins le croit-elle. Anna Langfus a mis en exergue dans son deuxième roman un vers d'André Breton, pour exprimer cet espoir : « Tu arriveras seule sur cette plage perdue / où une étoile descendra sur tes bagages de sable. » L'étoile pourrait être la langue adoptée.
- 17 L'abandon de la Pologne et de sa langue nous ramène au passé, à l'enfance, et nous place devant l'oubli. L'œuvre d'Anna Langfus n'est pas une recherche proustienne du temps perdu, encore moins une tentative baudelairienne de « vivre dans le présent le passé retrouvé », c'est au contraire la quête d'une renaissance par l'oubli. Telle est sa volonté intime. Elle n'a cessé de le dire et de l'écrire : pour sortir de ce qu'elle nomme « la maladie de la guerre » il faut oublier. Elle ne parle pas ici de la mémoire collective à laquelle elle contribue par la littérature, mais d'elle-même survivante, de ses souvenirs personnels¹². Or, comme ne le savons, ni ses personnages ni elle-même ne trouveront cette paix. Ils échouent.

Les relations entre Polonais et Juifs

- 18 Cette rupture avec la Pologne correspond-elle à un jugement sur l'attitude des Polonais face au génocide ? Elle en parle rarement, mais elle relaie dans son discours public le ressentiment de la plupart des survivants contre l'antisémitisme polonais. Ainsi lorsqu'un journal communiste lui demande pourquoi elle a quitté la Pologne, elle déclare : « Oui, je suis partie. Je ne pouvais plus vivre en Pologne, avec les Polonais. Ils ont été complices, complices du massacre, dans leur masse... Bien sûr, il y a eu des exceptions, une minorité de gens qui se sont tenus propres. Mais dans l'ensemble, quelle boue¹³. » Ces déclarations sont rares dans ses entretiens avec la presse et, selon ses proches, la Pologne n'était pas dans ses premières préoccupations.
- 19 Elle place toutefois la relation judéo-polonaise au centre de la structure de sa première pièce (*Les Lépreux*, 1953) et à plusieurs moments cruciaux dans son premier roman (*Le Sel et le soufre*, 1960).
- 20 *Les Lépreux*, c'est l'histoire d'une famille juive qui se cache quelque part au nord de la Pologne, dans un appartement qui appartient au père de Léna, la jeune épouse du fils aîné, Sam. Léna est chrétienne, et elle a menti à son père, un antisémite fier de l'être. Elle lui a dit que sa belle-famille avait disparu, alors qu'elle vit avec elle et la protège dans l'appartement familial. La pièce comporte quatre tableaux étalés sur quatre années. Les deux premiers montrent la vie dans la planque, les petits conflits, la promiscuité et la méfiance, avec une belle figure de mère juive apaisante. Sam et Léna sont très amoureux. Au troisième tableau, on apprend qu'ils ont été dénoncés par le père de Léna revenu de Varsovie à l'improviste, et que la famille a été tuée par les Allemands. Mais Sam se serait échappé. Au quatrième tableau, nous sommes en France, après la guerre. Léna s'est remariée et héberge son vieux père devenu impotent, celui qui a trahi. Réapparaît Sam

qui a survécu à Auschwitz. Lors de l'explication finale, Sam qui espérait repartir à zéro avec sa femme, interprète l'hébergement du père comme une trahison, et le couple se sépare à jamais.

- 21 La relation entre Sam et Léna, du moins dans le dernier tableau, est fort instructive de l'état d'esprit de l'auteur : la méfiance et l'incompréhension entre chrétiens et juifs (à noter qu'elle ne dit pas Polonais et Juifs) lui paraissent insurmontables. Autant leur tourner le dos, ne plus rien faire ensemble. Mais la pièce introduit une nuance intéressante. Les rapports entre Sam et Léna sont plus complexes. Ils sont d'abord amoureux, puis l'amour laisse la place à une haine fondée sur l'incompréhension mutuelle. Ils s'accusent injustement, et l'amour produit le pire. A Sam qui lui reproche sa lâcheté, Léna dit : « Tais-toi, je t'en supplie. Je n'ai pas mérité ça. » Et Sam de lui opposer un désespoir où l'on entend la voix d'Anna : « Et moi, crois-tu que je le mérite ? Depuis que je t'ai quittée, je me suis vidé de tout ce qui est humain. Je vivais comme une bête rampante, sans oser lever la tête, j'aurais léché la main qui me battait, j'aurais volé le pain des autres pour survivre. Et pour qui crois-tu que j'ai tué l'homme en moi ? Pour qui j'étais capable de tant de bassesses ? Je te le jure Léna, que je ne pensais pas à moi. Chaque pensée, chaque geste était tellement rempli de toi [...] Et je suis venu te demander tout ce que j'ai perdu parce que je savais le retrouver en toi. Oh Léna, qui sont-ils donc pour nous enlever jusqu'à nos raisons de vivre, jusqu'à nos pauvres histoires d'amour ? Maintenant que tu m'as ouvert les yeux, il ne me reste plus rien¹⁴. » Au-delà du caractère mélodramatique de la situation, le dépit de Sam est né de cette trahison, trahison intime de la confiance et de l'amour. On peut sans doute entrevoir dans ce tête-à-tête, une métaphore des relations entre Juifs et Polonais au XX^e siècle.
- 22 Dans *Le Sel et le soufre*, les Polonais qui hébergent des Juifs du côté « aryen » sont pratiquement tous cupides, taraudés par la peur, et certains ouvertement antisémites. Un exemple : Maria rend régulièrement visite à son mari Jacques qui est caché chez un certain Kuzma. Puis au moment de l'insurrection de Varsovie, l'été 1944, quand les Allemands évacuent la ville, elle ne veut plus se voir séparée de son mari. Elle s'installe dans sa cachette où vivent trois autres hommes. Elle raconte les stratagèmes de ce Kuzma, sa femme et ses enfants, qui cherchent à en profiter. C'est l'occasion de portraits particulièrement féroces et à charge contre les Polonais. Profiteurs de père en fils, ils pillent leurs hôtes. Quand à l'approche de la libération le père « change », « n'essaie plus de [leur] extorquer de l'argent », ses fils – « deux enfants aux cheveux blonds, aux visages d'anges » – prennent « l'affaire en main ». Ce regard d'Anna Langfus est caractéristique. Elle n'hésite pas à manier la caricature. Ainsi, dans ce portrait d'un maraudeur qui la surprend dans sa cache : « Lorsqu'il me voit surgir en rampant, l'homme recule, apeuré. Mais il ne tarde pas à reprendre son aplomb. Il a une quarantaine d'années, une grosse moustache, un gros ventre, il est sale. Sans doute un pillard qui fait le tour des maisons abandonnées. Mais c'est un Polonais, et s'il dénonce un Juif, au lieu de le punir on le récompensera. Ça, il doit le savoir aussi bien que moi. Un œil égrillard se fixe sur moi¹⁵. » La généralisation contenue dans l'image résume son ressentiment largement partagé par les survivants. Elle est violente et accusatrice, comme une des figures de la peur qui étreignait ces êtres traqués.
- 23 Dans les deux cas – et il y en a encore d'autres dans ce roman, notamment cette sœur d'un prêtre qui trahit un petit enfant juif – l'écrivain nous transmet une vision négative « des Polonais », une vision enracinée dans la destruction d'une confiance établie de longue date. On pense ici aux remarques si pertinentes d'Eva Hoffman qui insiste sur le sens de ce

passé commun : « Beaucoup des Juifs qui vivaient en Pologne, qui ont connu dans leur communauté le plus de victimes, considéraient les Allemands comme un mal abstrait ; tandis qu'ils ressentait les dénonciations et les violences des Polonais comme *des trahisons intimes* – peut-être les pires¹⁶. » Intimité qui a aussi été partagée dans, et par une langue commune.

Mémoires de la culture polonaise

- 24 C'est très fort dans la génération d'Anna Langfus née après la Première Guerre mondiale. Elle a appris à lire et à écrire, en polonais. Née dans une famille aisée, elle entre à l'âge de 9 ans, après un concours difficile, dans le meilleur *gymnasium* pour jeunes filles de la ville ; puis à 18 ans elle entame des études d'ingénieur en Belgique. Elle reçoit donc une éducation polonaise classique, et européenne. Elle en garde un goût pour les romantiques (notamment pour le théâtre du jeune Slowacki), mais aussi pour Stendhal ou Dostoïevski. Elle éprouve une passion pour le latin qu'elle a entretenue toute sa vie. Cette formation a fait d'elle un écrivain.
- 25 A-t-elle pour autant rompu avec ses racines culturelles polonaises ? Je ne le crois pas. Une étude minutieuse de son écriture, de ses figures de style le montrerait. Un seul exemple : dans *Le Sel et le soufre*, après avoir été battue par des SS, Maria se retrouve dans sa cellule, victime abandonnée, seule devant la douleur et la mort, rongée par la peur. Pour communiquer au lecteur l'intensité de la douleur physique, généralement secrète et intransmissible, la narratrice emploie une image qui rappelle les chevaux de l'Apocalypse mais surtout un célèbre tableau du symbolisme polonais à la fin du XIX^e siècle. Elle décrit sa pénétration dans la chair : « Griffes et dents enfoncées dans mon dos la douleur galope, sorcière au regard fou qui attise les dernières forces de sa monture¹⁷. »
- 26 Si elle ne participait pas à la vie culturelle polonaise en France, encore moins en Pologne (où ses livres n'ont pas été traduits avant... 2008 !), elle restait très attachée à sa littérature et à ses grands artistes. Je me limiterai ici à un de ses derniers textes, consacré à Frédéric Chopin.
- 27 Les éditions Hachette avaient eu l'idée de commander à des écrivains l'évocation d'un moment de la vie du grand musicien pour un livre collectif. Elle choisit de raconter sa mort. Ce texte a paru en 1965¹⁸, c'est-à-dire quelques mois avant la mort d'Anna Langfus. Il est unique dans son œuvre. Il n'était pas dans ses habitudes de répondre à ce genre de sollicitation et elle n'a jamais rien écrit d'autre sur la musique. On s'est sans doute adressé à elle, parce que célèbre et d'origine polonaise. Elle donne à son récit une forme singulière à la hauteur de son admiration pour ce grand romantique révérend par tous les Polonais. Elle invente un journal apocryphe « sur le fragile support des événements connus, des paroles prononcées, des lettres retrouvées », le journal qu'aurait tenu Chopin les derniers mois de sa vie, pages qui « ne peuvent être que l'ombre de cette lumineuse confiance. »
- 28 Ce beau texte est particulièrement émouvant. Le lecteur d'aujourd'hui comprend tout de suite qu'il s'agit d'elle-même, alors qu'il s'intitule « le musicien devant la mort ». Elle l'écrit à la première personne, employant des formules qui rappellent les personnages de ses romans. Outre son amour de Chopin, elle nous livre une vision finalement vitaliste de la création artistique. Elle a aussi des confidences sur la maladie et le corps, qui correspondent à ce qu'elle vit en ces derniers mois. Pour m'en tenir à mon sujet, je

soulignerai ici la signification inattendue qu'elle donne à l'exil, à l'éloignement de la maison natale. Elle s'accroche à la célèbre formule du jeune pianiste quittant définitivement la Pologne en 1830 – « j'ai l'impression que je pars pour mourir » – et elle construit une longue mélancolie qui fait de l'exil le début de la mort. La rupture avec l'enfance et la famille et la terre natale, s'installe en lui/elle : « La mort avait pénétré en moi avant la révélation de la maladie. » Elle « ne m'a pas quitté depuis. Mais elle se trouvait à l'étroit dans mon corps. Vint la maladie qui lui a aménagé sa demeure. » Or, loin de tous, elle se sent seule. À la fin de sa vie, alors qu'il/elle sent venir le brouillard en elle – « je le sens qui m'enveloppe, qui me pénètre, le souffle me manque et vainement je me débats, j'étouffe, j'étouffe¹⁹ » – elle se retourne vers sa maison polonaise. Elle écrit à travers Chopin : « Je m'efforce d'arracher un peu d'air à cette chambre qui en est tellement avare. Je ne veux pas mourir dans ce pays [...]. Non, pas ici. Mais chez moi, dans ma maison, la seule que j'ai jamais réellement possédée, celle de mes parents. Maison que je ne reverrai jamais, pays que j'ai abandonné. Comment était-ce, cette chanson... Le poids de ma tête me rejette en arrière. Et la chanson m'échappe, déformée, méconnaissable. Est-il donc possible de mourir ainsi, privé de tout ce qu'on a eu comme si cela n'avait jamais existé ? »

Conclusion

29 À partir de ces constatations, quelques réflexions pourraient être méditées en guise de conclusion.

- Anna Langfus entretient une relation ambivalente avec la Pologne, sa terre natale et de la disparition de sa famille. Elle la refoule fondamentalement.
- Elle entre dans la langue et la culture française pour se sauver, se débarrasser de ce poids insupportable. Elle n'y parvient pas.
- En tant que Juive polonaise rescapée de la Shoah, elle vit cette rupture et ces échecs comme une perte de soi. Elle ne parvient pas à se reconstruire. Son œuvre littéraire transmet cette perte et sa douleur. Elle parle pour les blessés de l'histoire qui sont condamnés à vivre. Les rescapés.

NOTES

1. Née à Lublin en 1920, dans une famille juive de gros commerçants, elle reçoit une éducation polonaise et se retrouve mariée à 18 ans. Elle fait ses études en Belgique. Durant la guerre, elle survit à deux ghettos, mène une vie d'errance où elle est sans casse traquée, elle est liée à la résistance polonaise de l'Armée de l'Intérieur. Elle voit la perte de toute sa famille, elle est arrêtée par la Gestapo, torturée, et mise en prison. Rescapée, elle part en France où elle mène une vie difficile. Naturalisée française en 1959, elle connaît une courte carrière littéraire, publie trois romans chez Gallimard entre 1960 et 1965. Le deuxième *Les Bagages de sable* obtient le prix Goncourt 1962. Elle meurt d'une crise cardiaque en 1966. Elle a 46 ans.

2. Conférence à la WIZO en mars 1963. Texte paru en 1993 à Paris, in *Les Nouveaux Cahiers*, n° 115.

3. Titre d'un de ses articles in *L'information juive*, n° 127, 1961.

4. *La nouvelle critique*, juin 1965.
5. Henryka Heinzdorf. Entretien réalisé en 2006, conservé par le Centre « Brama Grodzka-Teatr NN », à Lublin.
6. Tadeusz Domanski, « Paryżanka z Lublina » in *Kamena*, n° 23, décembre 1962.
7. Jerzy Hordynski, « Spotkanie z Anna Langfus » in *Zycie Literackie*, n° 8, février 1963.
8. Cette génération joue d'ailleurs un grand rôle comme relais de l'opposition démocratique polonaise en France et en Europe occidentale.
9. Conférence à la Wizo, *op. cit.*
10. Dans son *gymnasium* enseignaient d'excellents professeurs de français. Trois des meilleures traductrices des classiques de la littérature française en polonais sont des femmes, écrivains de sa génération, formées par les mêmes professeurs dans le même établissement (Hanna Malewska, Anna Kamienska et Julia Hartwig).
11. Jerzy Hordynski, *op. cit.*
12. C'est aussi ce que dit, par exemple, Aharon Appelfeld dans l'introduction à *L'Héritage nu*, Éditions de l'Olivier, Paris 2006.
13. *Les Lettres françaises*, 21-29 août 1962.
14. Anna Langfus, *Les Lépreux*, tapuscrit inédit, Paris 1953, Archives de la SCAM, p. 76. La pièce a été montée par Sacha Pitoëff en décembre 1956.
15. *Le Sel et le soufre*, p. 135.
16. C'est moi qui souligne. Eva Hoffman, *Après un tel savoir*, Calmann-Lévy, Paris, 2005, p. 139.
17. *Le Sel...*, *op. cit.*, p. 199. Allusion au tableau de Władysław Podkowiński, « La folie » (1894), représentant une jeune femme nue agrippée à un cheval emballé.
18. Chopin, Collection Génies et Réalités, Librairie Hachette, Paris, 1965, p. 241-255.
19. Anna Langfus est morte d'une crise cardiaque, suite à des troubles qui se manifestaient par d'intenses et soudaines insuffisances respiratoires.

RÉSUMÉS

En confrontant une analyse biographique et des aperçus sur l'œuvre de la romancière Anna Langfus (1920-1966), Jean-Yves Potel montre la relation ambivalente que cette auteure entretient avec la Pologne. Elle a quitté sa terre natale à l'âge de 26 ans, rescapée de la Shoah. Elle entre dans la langue et la culture française pour se sauver, se débarrasser de ce poids insupportable. Elle n'y parvient pas. Elle vit cette rupture et ces échecs comme une perte de soi. Elle ne parvient pas à se reconstruire. Son œuvre littéraire transmet cette perte et sa douleur. Elle parle pour les blessés de l'histoire qui sont condamnés à vivre. Les rescapés.

Confronting a biographical analysis and insights on the work of novelist Anna Langfus (1920-1966), Jean-Yves Potel shows the ambivalent relationship that this author has with Poland. She left her homeland at the age of 26, survived the Holocaust. She enters the French language and culture to save herself, get rid of this unbearable burden. She does not succeed. She saw this break and failures as a loss of herself. She cannot success to rebuilt herself. Her literary work express this loss and pain. She speaks for the wounded of History which are condemned to live. Survivors.

AUTEUR

JEAN-YVES POTEL

Né en 1948 dans l'ouest de la France, Jean-Yves Potel vit à Paris. Écrivain français, historien et docteur habilité en science politique, il a pendant trente ans, parallèlement à une carrière administrative, enseigné dans plusieurs universités (Paris-Saint Denis ; Panthéon Sorbonne ; Institut d'études politiques de Paris ; Université de Varsovie). Il a été Conseiller culturel à l'ambassade de France à Varsovie (2001-2005). Il a publié une douzaine d'ouvrages sur l'Europe centrale et la France. L'originalité de son travail tient dans la combinaison de récits de voyages, d'enquêtes et d'études historiques et politiques approfondies, évoquant les événements dont il a été témoin – *Scènes de grèves en Pologne* (1981) sur la naissance de Solidarnosc ; ou bien *Au miroir de la guerre* (2000) sur le Kosovo. Il traite aussi les questions mémorielles – *La fin de l'innocence, la Pologne face à son passé juif* (2009) – et analyse l'évolution des mouvements démocratiques dans le bloc soviétique – *Quand le soleil se couche à l'Est, Essai sur la fin du communisme* (1995). Il s'est également beaucoup intéressé à l'expression artistique dans cette région de l'Europe (théâtre, littérature et arts contemporains), sur laquelle il a écrit de nombreux articles et assuré des chroniques radiophoniques (*France Culture*, 1990-2000). Il est l'auteur de deux recueils de poésie, et d'un essai biographique sur l'œuvre d'une romancière française d'origine polonaise – *Les disparitions d'Anna Langfus* (à paraître fin 2012). Collaborateur du Mémorial de la Shoah à Paris, il organise, chaque année en Pologne, une Université d'été destinée aux professeurs des lycées et collèges français.